

# L'ENTOURAGE FÉMININ

## DE SCHOPENHAUER

### I

Arthur Schopenhauer a dit beaucoup de mal des femmes, et à tous égards il a eu raison, puisque c'est bien plus par ce mal qu'il en a dit que par son génie philosophique qu'il a conquis la célébrité. Peu ont lu la Théorie des couleurs ou les *Parerga und Paralipomena*, qui connaissent sa diatribe, d'ailleurs parfaitement juste, sur « cet animal insupportable que l'on appelle la *dame* ». De la *dame*, en effet, on n'inspirera jamais assez l'horreur. Pour les *femmes*, s'il s'en était tenu aux exemples qu'il avait dans sa famille, il eût pu se montrer moins sévère. Mais, sans doute dans un but d'expérimentation philosophique, il en avait fréquenté, à Dresde et en Italie, qui, pour n'avoir rien de « bourgeois », n'en valaient peut-être guère mieux. Et ce philosophe fut un peu trop porté à ne voir, dans tout le sexe, que des « dames », — ou que des « filles ».

Assurément, s'il eût davantage songé à sa mère et à sa sœur, il n'eût point répété avec tant de complaisance le proverbe syrien : « Les femmes ont les cheveux longs et l'entendement court. » Et lorsqu'il disait : « Les femmes ont de l'esprit parfois, du génie par accident, mais de l'intelligence jamais », — ce qui est vrai en général — il devait faire exception pour celles de sa famille, car de l'intelligence, certes, elles en avaient beaucoup, et cette intelligence, bien qu'il en prétendît, ne ressemblait pas d'aussi loin à la sienne « que le soleil, roi des parterres, ressemble au soleil, roi de la lumière ».

Avec sa mère, il faut le reconnaître, Schopenhauer fit toujours assez mauvais ménage. Il n'y avait entre eux aucune de ces « affinités électives », pour employer l'expression même empruntée au Grand Maître de l'Allemagne, qui revient volontiers sous la plume de Johanna Schopenhauer. Mais si la mère de Schopenhauer n'a pas toujours compris son fils, et s'est parfois montrée un peu injuste envers cet éternel mécontent dont « les inutiles plaintes » l'ennuyaient fort, le fils a bien gâté aussi la vie de sa mère, et on lui en voudra d'être parvenu, avec ses reproches, avec ses « sermonnades », à assombrir les dernières années d'une femme qui ne demandait en somme pas grand'chose à l'existence pour s'estimer satisfaite.

Cette mésentente entre mère et fils de génie n'est d'ailleurs pas rare. Souvent il semblerait que ce soient les premières années difficiles, une jeunesse incomprise ou négligée, qui servent d'aurore au talent et qui peut-être en soient le germe. Les souffrances précoces causées à Byron par sa mère sont connues. Dickens, loti d'une mère qui lui a servi de modèle pour l'absurde M<sup>me</sup> Nickleby, a dépeint dans tous ses livres la douleur et l'amertume de ceux à qui fit défaut la tendresse maternelle qui protège et qui guide. Goethe, il est vrai, trouva dans sa mère la plus parfaite amie. Mais Goethe était aimé des Dieux, — et, demi-dieu lui-même, rien ne manqua à son destin.

M<sup>me</sup> Schopenhauer était loin d'être une folle comme M<sup>me</sup> Dickens, ou une énergumène comme Lady Byron. Mère éclairée, et très suffisamment dévouée, elle souhaitait de bonne foi le bonheur de son fils. Seulement elle avouait elle-même que, de la façon dont ils étaient faits tous deux, elle ne se sentait point en état de le lui procurer. Jamais la nature ironique ne créa mère et fils plus dissemblables, et moins faits pour se comprendre. Optimiste par principe, enjouée et aimable, M<sup>me</sup> Schopenhauer se plaignait que « la joyeuse humeur de la jeunesse n'eût point été donnée en partage à son fils et qu'il eût malheureusement tenu de son père un penchant à la réflexion mélancolique ». Ceci du moins confirmait les théories établies par ce fils lui-même sur l'hérédité : que l'on hérite autant des penchants et des aptitudes que des caractères physiques, et que, dans ce gain, ou ce fardeau, de l'hérédité, le père fournit toujours l'élément primordial et fondamental.

Le fait est qu'il ressemblait fort à son père, et non point seulement par l'humeur chagrine, mais il faut le dire aussi par la volonté droite et ferme, et la stricte honnêteté.

On le sait, ce père était un notable commerçant de Dantzig, « homme autoritaire, avec un penchant à la bizarrerie », comme tous ses ascendants. Arthur Schopenhauer reconnaissait en lui-même tous les traits du caractère paternel, ses mérites et ses vertus aussi bien que sa rudesse et son originalité. Plus juste envers la mère, qu'il a trop méconnue, il eût avoué que c'était à elle qu'il était redevable de son intelligence et de son goût pour l'étude. Johanna Schopenhauer, beaucoup plus jeune que son mari — une grande différence d'âge existait aussi entre les parents de Goethe — était une femme instruite et lettrée, causant à merveille et aimant le monde. Elle l'aimait même trop, au dire de son fils. Mais ce reproche ne saurait avoir grande portée, venant du misanthrope que fut Arthur Schopenhauer dès son jeune âge.

En tenant un salon, en écrivant même, elle cherchait une compensation à un mariage très disproportionné, où le mari n'offrait que

fort peu de séductions, et aussi à une « jeunesse manquée », disait-elle. — Car elle avait eu dans sa vie un roman — l'éternel roman d'un amour déçu — et, son idylle avortée, comme elle avait un caractère heureux et, sous des apparences frivoles, un bon sens robuste, elle s'était philosophiquement accommodée des jouissances très prosaïques d'un établissement avantageux.

Plus tard, lorsque son mari fut mort, Johanna Schopenhauer — qui n'était point une « femme à simagrées », et d'un si rare mérite son fils eût dû lui tenir compte — ne prétendit pas jouer la comédie d'un deuil éternel pour un homme à qui elle n'avait donné que son estime. Elle quitta la ville commerçante de Hambourg, qu'elle haïssait, un milieu auquel elle ne pouvait s'adapter, et alla s'établir à Weimar, « le séjour des Muses », comme on disait alors. Là elle se trouvait dans le vrai centre qui lui convint. Elle s'organisa une vie de jouissances mondaines et littéraires, capable de lui faire oublier, pour tout de bon, sa jeunesse perdue. Elle y revenait un peu bien souvent, sur cette « jeunesse perdue », au dire du fils qui voyait là une allusion blessante pour son père, dont il avait le culte, et une ingratitude. Car s'il est vrai que le commerçant de Dantzig ne fut ni beau ni séduisant, sa femme lui avait dû tout au moins des satisfactions matérielles. Et, lui disparu, elle lui devait encore les moyens de n'avoir rien autre à faire qu'à s'occuper de littérature.

A Weimar, M<sup>me</sup> Schopenhauer put donner carrière à son désir de vivre dans une société lettrée. Elle organisa des « thés littéraires ». Ils furent bientôt très en vogue. Elle recevait sans apparat, et ce fut sans doute cet aimable sans façon, joint à l'attrait d'une conversation dont le fils était seul à méconnaître le charme, qui lui valut tout son succès : « Je réunis les personnes que je connais. Je leur offre le thé avec des tartines de beurre, dans la plus stricte acception du mot... Cependant tous reviennent et se trouvent bien chez moi ». Et, ajoute-t-elle, tout ce qu'elle souhaite, c'est de mener longtemps cette vie — et de conserver la sérénité.

Cette *sérénité d'esprit*, qu'elle mettait au-dessus de tous les biens, ce qui, chez une femme, n'est déjà point si commun, elle la tenait de son illustre ami Goethe, dont elle avait fait la connaissance à Weimar. Ce n'était pas pour elle un mince triomphe d'avoir su plaire au Dieu et le retenir. Goethe se montrait très assidu aux fameux « thés ». Il prisait l'affabilité de l'hôtesse, cette largeur d'idées qui lui faisait accueillir gracieusement Christiane Vulpius, — à qui l'aristocratie faisait grise mine — avec cette parole : « Quand Goethe lui donne son nom, nous pouvons bien lui offrir une tasse de thé », et toutes ces qualités de tolérance, de détachement d'esprit, peut-être un peu voisines de l'égoïsme, qui la rapprochaient de lui et dont

Schopenhauer, fils bourru d'une mère si sociable, par un jeu du sort se trouvait si complètement dépourvu.

Il y avait entre Johanna et Arthur Schopenhauer une antipathie naturelle que le sentiment maternel et filial ne parvint jamais à corriger. Leurs imperfections et leurs qualités mêmes étaient de celles qui se repoussent. Lorsque la mère écrivait naïvement au fils pour lui conter ses satisfactions bien innocentes de maîtresse de maison, lorsqu'elle revenait sans cesse, avec une fierté quelque peu candide, sur les beaux esprits qu'elle recevait, ses lettres ne faisaient naître chez le fils qu'irritation et dédain. La « sérénité » tant vantée était le contraire de ce qu'appréciait ce jeune homme déjà en révolte au spectacle des cruautés de la nature et de la stupidité du sort. De même, lorsque la mère lui écrivait : « Que ne puis-je, une fois seulement, d'un coup de baguette, te transporter ici ! » cette phrase prouvait plus en faveur de sa facile affabilité que de sa sincérité. Car ce fils était un trouble-fête. La vérité est que la pauvre femme redoutait terriblement sa présence, ses perpétuelles récriminations, sa « supersagesse », qu'elle appelait « une fureur de vouloir tout savoir mieux que tout le monde ». Elle lui en voulait « de ne pas tenir tout bonnement les fous pour fous » à l'exemple de son maître, à elle, et de « cette étrange manie de leur crier sans cesse leur folie, sans profit pour personne ». Aussi lorsque ce fils dont, à distance, elle regrettait poliment l'absence, renvoyé du gymnase de Gotha à cause de ses boutades, exprima l'intention de venir la retrouver à Weimar, ce fut moins que de l'enthousiasme qu'elle manifesta. Elle ne finit par y consentir qu'après avoir obtenu son acquiescement solennel aux conditions qu'elle lui imposait, en quatre pages minutieusement rédigées. « Il est nécessaire à mon bonheur de te savoir heureux, mais de ne pas en être témoin. » Ceci résume, avec une parfaite clarté, la nature des seuls rapports possibles entre Schopenhauer et sa mère, et le genre d'agrément qu'ils étaient capables de se donner l'un à l'autre. Elle lui déclare catégoriquement, avec cette nette et spirituelle vivacité qui caractérise son style et son tempérament :

« Tes doléances sur des choses inévitables, tes mines farouches, tes jugements bizarres, qui tombent de tes lèvres comme des oracles et ne souffrent point de réplique, tout cela me pèse, sans parler des efforts que je fais sur moi-même pour ne pas te répondre et pour éviter les occasions de dispute... Je vis maintenant tranquille. Sauf avec toi!... Rien ne me dérange. Personne ne me contredit, et je ne contredis personne... Tel est le genre de vie qui me convient et auquel tu ne dois rien changer, si la tranquillité et le bonheur des années qui me restent à vivre te tiennent à cœur. »

Pauvre Johanna Schopenhauer ! « Ne pas contredire et ne pas être contredite », tel était son idéal. Et ceci encore n'est point si banal

pour une femme, — du moins en ce qui concerne la première partie du programme. Mais elle jouait de malheur, avec un fils gondeur et disputeur à plaisir. Malgré les concessions promises de part et d'autre, la vie en commun était impossible. Ils l'essayèrent pourtant, elle, bien à son corps défendant et, n'étant point de celles qui s'illusionnent, en ayant prévu les résultats. Dès l'arrivée de son fils « Croquemitaine », elle avouait qu'elle avait perdu le repos. Lui avait tout accepté, souscrit à tout, dans son désir « immodéré » de s'instruire, pour figurer un jour avec honneur parmi ce groupe de Weimar, où il n'apparaissait encore que comme un original ». En peu de temps, ils devinrent insupportables l'un à l'autre. Au fils, la maison paraissait un nid de bas-bleus. Il avait pris en grippe tous les habitués et ne se faisait point faute de le leur dire. Seul le grand Goethe trouvait grâce à ses yeux. Encore était-ce parce qu'avec son ordinaire bienveillance il avait adressé au fils de son amie quelques compliments. Il poursuivait de sa haine « les fades beaux esprits » installés chez sa mère. Des discussions, d'un ordre plus délicat, rendirent la rupture inévitable. Arthur Schopenhauer mit sa mère en demeure de choisir entre lui et un certain Frédéric Muller, trop bienvenu, trouvait-il, dans la maison. En vain M<sup>me</sup> Schopenhauer protesta-t-elle, avec bon sens et dignité, qu'elle ne se croyait tenue à aucun sacrifice de ce genre, que « chacun des deux lui était cher à sa manière », — et ces manières ne se ressemblaient pas du tout. En vain, avec son amour de la modération, observait-elle : « J'ai fait en sorte que vous ne vous rencontrassiez jamais, voyant qu'il était impossible que vous vous rendissiez justice. Laisse-le où il est, il ne te fait point de tort... » Les demi-mesures n'étaient pas le fait de Schopenhauer. Mère et fils se séparèrent, et cette fois à tout jamais. Depuis 1814 jusqu'à la mort de Johanna Schopenhauer, en 1838, pas une fois ils ne se revirent. Sans doute, les heurts de caractères avaient été trop violents, les blessures, de part et d'autre, trop cuisantes. Cette mère et ce fils, si dissemblables, avaient senti qu'ils ne se comprendraient jamais.

A mesure que l'on pénètre dans la vie de Schopenhauer et de son entourage féminin, la sympathie que l'on eût d'abord volontiers donnée au fils se déplace et revient à la mère. On ne se sent plus le courage de se montrer sévère à l'égard de M<sup>me</sup> Schopenhauer quand on constate jusqu'à quel point son fils s'en est chargé. Un jour, dans une de ses lettres, elle lui avait demandé, non sans humilité, « d'être bon et bienveillant pour elle » et de se conduire en fils aimant plutôt qu'en perpétuel censeur. Schopenhauer a trop oublié qu'il était l'unique soutien de sa mère et de sa sœur, et qu'il y eût eu un rôle plus viril à jouer dans la vie de ces deux femmes isolées que celui de « trouble-fête ». De toute la correspondance de M<sup>me</sup> Schopenhauer,

et des aveux même de son fils, il ressort que jamais elle ne trouva près de lui le moindre appui. Dans les circonstances difficiles, elle n'a dû compter que sur elle-même pour prendre les décisions, et, si elle les prenait peut-être un peu trop promptement, sinon légèrement, mieux que personne, Schopenhauer, qui avait étudié la nature féminine, eût dû se rappeler que l'initiative n'est point le fait des femmes, et que sa mère, somme toute, aurait pu moins bien s'en tirer. On lui en veut de n'avoir pas apprécié en elle des qualités qui eussent dû lui plaire, étant assez peu féminines : elle épargnait à son fils les jérémiades qui sont le fait de tout son sexe, et qui lui eussent non moins déplu, j'imagine, que sa bonne humeur. Et l'on se prend à plaindre cette mère qu'un fils impitoyable s'acharnait à vouloir assombrir, comme si l'univers et lui-même eussent eu beaucoup à gagner à ce qu'une femme, en somme maltraitée du sort, pleurât sur ses déboires jusqu'au dernier jour au lieu de chercher à les oublier.

## II

En quittant Weimar, Arthur Schopenhauer laissait pourtant quelqu'un qui lui tenait à cœur. Et ce quelqu'un était une femme — sa sœur Adèle Schopenhauer — la seule en faveur de qui il se soit départi de son antagonisme contre tout le sexe, le seul être qui paraisse lui avoir inspiré quelque chose d'assez semblable à un sentiment. Aussi bien la sœur se rapprochait-elle bien plus du frère que de la mère, et si elle n'avait point du premier la féroce intransigeance qui fatiguait tant la pauvre Johanna, l'humeur noire fraternelle se retrouvait en elle, transformée et atténuée en mélancolie.

Arthur Schopenhauer avait cinq ans quand la famille, fuyant devant l'occupation prussienne, alla fixer ses pénates dans la ville de Hambourg. Sa sœur Adèle était née quatre ans après, en 1797. Enfant, elle ne témoigna guère moins d'intelligence que son frère. Sa mère s'occupait de son éducation, tandis que le père s'était réservé celle du fils. Les enseignements paternels étaient d'un tout autre genre que ceux de la mère. Ce qu'Henri Schopenhauer recommandait surtout à son fils, c'était d'avoir de l'ordre, — « de l'ordre dans ses affaires grandes et petites ; dans son habillement, son linge de corps, son mobilier, ses papiers ». Puis de s'appliquer à la correspondance française et anglaise, de soigner son écriture, et, avant tout cela encore, « de se tenir droit, même en mangeant ou en écrivant, pour n'avoir pas l'air d'un savetier ». L'idée d'Henri Schopenhauer était de faire de son fils un bon commerçant, un « commerçant honnête homme » selon la formule d'autrefois, et c'était à quoi tendaient tous les efforts d'une éducation qui, finalement, devait produire un philosophe.

Pourtant, les premières leçons du commerçant de Dantzig ne

furent point perdues. Au fond, Arthur Schopenhauer devait en garder toute sa vie l'empreinte. L'ordre resta une de ses vertus — ou une de ses manies — il le poussa jusqu'à la fureur.

Ce n'était point l'ordre que Johanna enseignait à sa fille — et pour cause, car, s'il faut en croire le fils, elle n'en avait guère, non plus que l'esprit d'organisation. D'où il tira une conclusion générale et fit un grief à l'égard de toutes les femmes.

L'influence de M<sup>me</sup> Schopenhauer sur sa fille fut moins complète que celle du père sur le fils. Si Adèle s'annonça de bonne heure « bas-bleu comme sa mère », disaient les méchantes langues, elle n'eut point d'elle l'humeur facile, l'heureuse gaieté, et non plus la pointe d'égoïsme que certains reprochent à Schopenhauer. Elle n'accepta ni sa façon de voir ni ses règles de conduite. Il est vrai qu'elle se pliait plus aisément que son frère « aux usages de la société et aux manières cérémonieuses » que celui-ci avait en horreur, et dont M<sup>me</sup> Schopenhauer s'efforçait en vain de lui faire comprendre la nécessité, le priant « de prendre quelque chose du ton complimenteur », bien assurée qu'il n'en prendrait jamais trop.

Avec le « ton complimenteur », la jeune Adèle apprenait, ce qui vaut mieux, l'allemand, le français, l'anglais. Elle faisait des lectures « historiques et poétiques ». Sa mère voulait lui inspirer le goût des belles-lettres.

On lui enseignait la déclamation. Plus tard, Goethe devait louer ses talents d'actrice. Elle jouait du clavecin. Son frère aimait aussi la musique. Il la goûtait à sa façon, ne voyant rien au-dessus d'un opéra de Rossini et incapable d'apprécier ni même de comprendre son admirateur Wagner. Mais les jouissances musicales tinrent toujours une place dans sa vie : « Je dois à mon père, le positif négociant de Dantzic, d'avoir appris la flûte ». Et il ajoutait, ne perdant point l'occasion d'un sarcasme envers sa mère : « Ma poétique mère, le bel esprit de Weimar, s'était opposée à mon désir, tandis que mon père disait au contraire : « On ne sait point à quoi cela peut servir ». Et M<sup>me</sup> Schopenhauer trouvait qu'on ne le savait pas en effet. On se figure mal l'auteur de *die Welt als Wille und Vorstellung*, gagnant sa vie au bucolique métier de joueur de flûte.

A la mort de son père, dont les circonstances sont restées obscures (les mieux informés l'attribuaient à un suicide), Adèle n'avait que neuf ans. Son mari disparu, M<sup>me</sup> Schopenhauer n'avait plus songé, on le sait, qu'à réaliser ses désirs de vie intellectuelle. A Weimar, la jeune fille se trouva dans un milieu tout indiqué pour l'éclosion du « bas-bleuisme ». En 1814, quand le salon de la Conseillère Schopenhauer atteignit son apogée, Adèle Schopenhauer avait dix-sept ans. Elle n'était point jolie, n'ayant guère de qui tenir. La conseillère avait été agréable, de petite taille, avec des cheveux bruns, et des

yeux bleus, sans réelle beauté ni éclat. Son charme résidait dans sa physionomie vive et affable, et ses manières prévenantes — presque trop au dire du fils. Quant au père, il était carrément affreux : grand et fort, la bouche énorme, le nez relevé, le menton en avant. Lorsqu'il était entré dans son bureau, l'après-midi du 22 février 1788, pour annoncer à ses commis la naissance d'un fils, son teneur de livres, confiant dans sa surdité, avait observé : « Si le fils ressemble au père, ce doit être un joli babouin »... De fait, le fils était loin d'être beau. Son ami Sigismond Bruhl a peint et décrit « son nez « soëratique, ses pupilles perçantes qui se dilataient quand il lançait des éclairs terrifiants, et sur son front une boucle blonde pareille à celle d'Apollon ». Mais Sigismond Bruhl était plus poète que peintre, il a vu son ami sous le jour de l'amitié et avec l'illusion des idéalistes. La vérité est qu'Arthur Schopenhauer avait les yeux profondément enfoncés et très espacés, ce qui lui donnait un regard étrange, un nez épaté, aux ailes larges et épaisses, la taille trop petite, la poitrine trop bombée, les épaules trop hautes ; — sans parler d'une voix glapissante, et de deux longs plis sarcastiques qui encadraient sa bouche. Le tout pouvait faire un ensemble très supportable pour un philosophe, mais non point pour un gentleman qui à son heure avait souhaité comme tout autre — et peut-être plus que tout autre — sacrifier au « Génie de l'Espèce ».

Ses amis disaient qu'il ressemblait à Voltaire quand il parlait, et à Beethoven quand il se taisait. Par malheur, les femmes que fréquentait Schopenhauer, en dégoût sans doute des beaux esprits, ne connaissaient ni Voltaire ni Beethoven, et ce genre d'avantages n'était point de ceux qu'elles pouvaient apprécier. Il n'a pas su le pardonner (1).

Adèle était plus favorisée sans l'être beaucoup : c'était une personne grande et mince, aux épaules trop tombantes, au front trop haut, aux yeux bleu faïence trop à fleur de tête. Elle aidait sa mère à faire les honneurs de leur salon, et comptait plus sur ses supériorités intellectuelles et sur ses talents que sur ses charmes physiques pour conquérir les cœurs. Elle peignait non sans agrément. Mais il semble bien qu'elle n'ait pas été exempte, non plus que sa mère et son frère, de vanité et de prétentions, s'il faut en croire l'opinion du jurisconsulte Anselme de Feuerbach, d'ailleurs d'esprit assez caustique :

(1) Les portraits de Schopenhauer les plus souvent reproduits sont : — Portrait par Angibert Goebel, 1859. Schop. avait alors 71 ans. Il jugeait ce portrait « ressemblant, mais pas assez idéalisé ». — Au temps de sa jeunesse, un pastel attribué à Gerhard de Kugelgen (un ami de Fernøer), 1809. — L'autre date de 1814. C'est un portrait à l'huile dû à Sigismond Bruhl, élève de l'Académie des Beaux-Arts, conservateur du Musée de Cassel. Le premier sert de frontispice à la biographie de Gwynner ; le second, au *Schopenhauer-Briefe*, de Schemann.



« La conseillère Schopenhauer, veuve riche, fait profession de science. Femme auteur. Parle beaucoup et bien. Intelligente. Sans cœur ni âme, suffisante, avide de succès et se souriant à elle-même..... Et la petite oie, sa fille, qui dit : « J'ai un talent tout particulier pour la peinture de fleurs... » Plus tard Arthur Schopenhauer, ayant eu connaissance de ce jugement sur son entourage féminin, en riait de bon cœur, avouant que ce n'était que trop bien caractérisé. Mais il ajoutait : « Cependant, Adèle peignait réellement très bien. » Les sarcasmes du philosophe devaient toujours épargner sa sœur.

Entre cette jeune fille de dix-sept ans et cette mère qui avait passé la quarantaine, il semble bien que ce fut la mère qui fût la plus brillante figure et qui accaparât tout le succès. M<sup>me</sup> Schopenhauer se flattait de n'être ni romanesque ni passionnée. Elle avait laissé son cœur à une déception de jeunesse, à quoi elle revenait un peu trop souvent, au gré de ses enfants, et trouvait que l'on vit fort bien débarrassé des complications sentimentales. Mais elle aimait à plaire, et le fait est que son enjouement et sa vivacité l'emportaient sur de plus jeunes attraits. D'ailleurs elle n'était point de celles qui abdiquent, et cette mère d'une fille à marier et d'un fils docteur en philosophie entendait bien rester jeune jusqu'au bout. Il ne tenait qu'à elle de rattraper « sa jeunesse perdue ». C'était elle qui accaparait les hommages — au grand agacement, non de sa fille, mais de son fils, qui l'eût voulue plus sérieuse, c'est-à-dire plus maussade. M<sup>me</sup> Schopenhauer était libre, et cet éternel grondeur grondait à tort : les plaisirs dont elle se contentait étaient vraiment des plaisirs innocents : Quelques soins, quelques fadeurs suffisaient pour la maintenir en joie et en belle humeur. Elle écrivait à son fils : « Je ne manque pas d'adorateurs. Mais ne t'en inquiète pas. (Ce qui prouve qu'il s'en inquiétait). Un riche négociant de Francfort..... a très sérieusement demandé ma main, et, tout aussi sérieusement, je l'ai renvoyé chez lui. Il y a ensuite un chambellan de la Grande-Duchesse qui voudrait bien m'anoblir : un parfait imbécile, mais qui a eu une femme spirituelle et qui en cherche une autre pareille. » Mais elle entendait garder sa liberté, et, qui sait ? rester fidèle au roman de sa jeunesse. Elle s'en tenait aux assiduités du conseiller Gonta, son « Sigisbée » — « Quand je voulais sortir, j'avais son bras ; quand je voulais jouer aux échecs, il jouait ; et quand je voulais qu'on me fît la lecture, il lisait. Je voulais entendre de la musique, il chantait en s'accompagnant de la guitare. Et quand je voulais jouer à quatre mains, il se mettait au piano. Si je voulais peindre, il posait. Et si je voulais être seule — il s'en allait. » Ce parfait cavalier servant fut un beau jour envoyé en mission diplomatique. M<sup>me</sup> Schopenhauer avait bien déclaré : « Je ne trouverai plus jamais un Sigisbée comme lui ». Ceci ne l'empêcha pas, sans perdre de temps à le pleurer, de

le remplacer par Ferner, puis par d'autres qui sans doute ne le valaient pas, mais suffirent parfaitement à le lui faire oublier.

Ainsi qu'il arrive avec une mère brillante, la fille se trouvait complètement éclipsée. Elle ne jouait près d'elle qu'un rôle très effacé. Au surplus, elle ne comprenait ni la vie ni le sentiment de la même manière. Elle aussi devait avoir une « jeunesse perdue » et garder au cœur un amour inguérissable... Au fond, tous ces Schopenhauer, sans le savoir et tout en protestant à grands cris du contraire, étaient des sentimentaux. Arthur ne fut qu'un sentimental malmené et dévoyé. Ses jugements sur le sexe féminin auraient plus de poids si l'on n'y sentait percer une acrimonie qui ressemble fort à de la rancune ; et malgré soi, on se rappelle le dicton qui veut que « ceux qui en disent le plus de mal sont ceux qui l'ont le plus aimé ». Celui qui prit pour toujours le cœur d'Adèle Schopenhauer était un ami de son frère. Il s'appelait Frédéric Osann. Ils avaient fait leurs études ensemble au Gymnase de Gotha. Leurs natures étaient bien différentes, et, dans leur amitié, la loi de l'attraction des contraires trouvait sa confirmation. Frédéric Osann était essentiellement affable et obligeant. Et il fallait que son charme fût vif pour agir même sur l'invulnérable Schopenhauer. A la sortie du Gymnase, ils avaient engagé une correspondance qui dura jusqu'à la mort de Frédéric Osann. Envers lui seulement Schopenhauer se départait de son incorrigible méfiance. C'était Frédéric Osann qu'il chargeait, en son absence, de lire et de rassembler tout ce qui s'écrivait sur ses livres. Plus tard, la mort de son ami, brusquement apprise, devait lui arracher les seules larmes peut-être qu'il versa jamais.

Les deux amis s'étaient retrouvés à Dresde ; Dresde était, avec Weimar et Iéna, un des centres de la vie intelligente en Allemagne. Dresde représentait les Beaux-Arts. Les Princes y avaient formé une galerie de tableaux qui passait pour l'une des plus riches de l'Europe. Le grand Théâtre y admettait la musique nouvelle, la musique allemande, tandis que la vogue restait encore partout aux opéras italiens. Dresde avait presque le droit de s'intituler « la ville artistique par excellence ». Un peu trop, car il n'était point de fonctionnaire qui n'occupât ses loisirs à « composer en musique, à peindre, à écrire en prose ou en vers ». Tout le monde versifiait, tout le monde faisait de l'art, peu ou prou. Certains du moins étaient véritablement artistes : tel ce Jean-Gottlob Quands, ancien camarade de Schopenhauer, retrouvé comme Frédéric Osann à Dresde, fils d'un riche commerçant de Leipsig, collectionneur et historien de talent, cœur large, esprit ouvert, dont l'influence fut heureuse sur Schopenhauer et qui tenta de rapprocher la mère et le fils ; Louis-Sigismond Bruhl, admirateur, plus tard disciple de Schopenhauer, auteur d'un de ses portraits et qui s'intitulait lui-même « Peintre penseur » ; le Baron de Biedenfeld,

qui aimait Schopenhauer, malgré ses rebuffades et les lui pardonnait comme les caprices d'un enfant gâté.

D'autres faisaient de la littérature, — sans grande portée ni valeur. Tel ce Karl Henn, auteur, sous le pseudonyme de Claurens, de vingt-cinq volumes doucereux et fades, qui se vantait « d'avoir introduit le libertinage sentimental dans le roman ». Puis, Frédéric-Auguste Schultze, qui écrivait sous différents noms, et sous aucun n'avait de talent; Gustave Schilling, que Schopenhauer appréciait davantage parce que, dans ses nouvelles bourgeoises, il mettait à nu les vices et les misères petites et grandes de l'humanité.

Beaucoup de ceux-là étaient des esprits superficiels et aimables, voire frivoles. Ce genre, Adèle l'avait connu et pratiqué à satiété. Il abondait dans les salons de sa mère. Elle savait le cas qu'il en fallait faire. Osann, philologue et savant, professeur estimé à Iéna, puis à Giessen, avait le caractère autrement sûr et solide. Il devait plaire à une femme intelligente et avertie. Ainsi qu'il arrive souvent, Adèle apprit d'abord à l'apprécier par le bien que lui en disait son frère, par ce qu'elle voyait de lui dans leur correspondance. Un jour cette sympathie se transforma en un sentiment profond. Et ce sentiment décida de sa vie.

Il faut croire que le « Génie de l'Espèce », qui est une des plus belles imaginations de la philosophie de Schopenhauer et qui, ainsi qu'on l'a dit, « reste une personnification mythologique digne de figurer dans l'Olympe Grec à côté de l'Eros », mais sans bandeau, ce qui les différencie quelque peu, — il faut croire que ce Génie impérieux ne trouvait point son compte dans l'union d'Adèle Schopenhauer et de Frédéric Osann, car il resta insensible à cette passion. Frédéric Osann ne répondit jamais au sentiment de la jeune fille. Et elle eut la douleur de voir celui qu'elle aimait se marier avec une autre.

Cependant il fallait qu'elle ne manquât point de charmes, cette Adèle Schopenhauer, car elle avait trouvé d'autres partis, et son frère lui écrivait « qu'elle était la seule femme qui lui eût paru aimable sans que les sens y eussent la moindre part ». Ceci du reste la faisait bien rire, ce qui prouve qu'elle avait aussi du jugement. Mais apparemment ses yeux bleus trop saillants, ses épaules trop étroites ne plurent point à l'aimé! Une femme philosophe n'est pas non plus du goût de tous. Et sans doute, c'est encore le Génie de l'Espèce qui en est cause. Adèle eut comme sa mère — comme peut-être aussi son frère, quoi qu'il en veuille, — comme tant d'autres, sa déception de cœur, et sa vie en resta brisée. Que fit-elle des morceaux? ou chercha-t-elle, si non l'oubli, car elle n'était point de

celles qui oublient, du moins l'apaisement ? C'est ce qu'il est intéressant de savoir.

Dans la correspondance d'Adèle avec son frère, dont une partie a été malheureusement détruite par les soins de la mère, la jeune fille nous a laissé un résumé de son histoire sentimentale. « Peu d'existences auraient pu être aussi heureuses que la mienne. Mais mon bonheur a été brusquement interrompu. J'ai été amenée à me détourner des personnes qui m'étaient le plus chères, et il m'a semblé un moment qu'il ne me resterait d'autre alternative que la folie ou la mort. Aujourd'hui nul sentiment passionné ne m'agite plus. Aucun espoir, aucun plan d'avenir. Je vis malgré moi... J'ai bien la force de supporter ma solitude, mais je serais profondément reconnaissante au choléra, s'il voulait bien, sans trop de douleur, mettre fin à toute l'histoire. »

M<sup>me</sup> Schopenhauer ne sut sans doute que peu de chose du drame sentimental qui se joua auprès d'elle. L'eût-elle connu que la portée lui en eût échappé. Elle l'aurait envisagé à sa manière, c'est-à-dire comme une de ces crises inévitables qui surgissent à leur heure dans la vie féminine et dont il s'agit de se tirer le mieux possible. M<sup>me</sup> Schopenhauer était d'avis qu'« il faut vivre à la surface des choses », car il n'en coûte que souffrance à les approfondir, et, dans l'immortelle fantasmagorie, rien ne vaut la peine d'être pris au sérieux.

C'est cette philosophie dont elle eût offert la saine pratique à sa fille, comme le sûr remède à tous les maux. Mais la fille n'était point faite de façon à s'en accommoder.

La crise de l'amour déçu ou trahi est la pierre de touche des âmes féminines. On reconnaît ce qu'elles valent à la façon dont elles s'en tirent, et dont elles cherchent à réédifier leur vie sur des ruines. Adèle Schopenhauer était très femme, et plus que sa mère. Elle n'avait point les façons maternelles, non pas insouciantes, mais profondément philosophiques, d'envisager l'existence. Ses succès de salon, d'ailleurs, étaient bien pâles auprès des triomphes de Johanna, ne lui paraissaient pas suffisants pour guérir les blessures sentimentales. Elle avait une âme profonde, et, comme son frère, sous une réserve instinctive, sous une méfiance héréditaire, elle cachait une sensibilité violente et durable.

De la crise qui bouleversa son être, elle sortit cœur et cerveau indemnes. Elle sut se ressaisir, et trouva moyen « de supporter la vie sans être heureuse, mais sans se plaindre ». Mais elle en garda un dégoût irrémédiable, un pessimisme qui fut, entre elle et son frère, le meilleur lien.

## III

Ce fut à l'amitié qu'elle demanda le secours. Et celle qu'elle rencontra sur son chemin n'était point ordinaire. Adèle s'était liée avec la belle-fille de Goethe, Ottilie de Pagevish. Elles se voyaient assidûment. Il est permis de se réjouir, pour la philosophie, qu'Arthur Schopenhauer ait été chercher, hors de son entourage de famille, ses observations sur le sexe féminin : entre sa sœur et Ottilie de Pagevish il n'eût jamais appris à apprécier les femmes à leur valeur, et beaucoup d'excellentes vérités ne leur auraient pas été dites, car celle-ci, comme Adèle, était une créature d'élite, un être d'exception. Ce ne pouvait être une femme banale que celle dont Goethe mourant voulut tenir les mains dans les siennes au moment suprême, et dont le nom fut le dernier que prononcèrent ses lèvres.

Les liens d'amitié devaient unir toute cette famille de Goethe à celle de Schopenhauer. Goethe lui-même était, on le sait, l'idole de Johanna, l'assiduité du grand homme son plus beau titre de gloire, une royale compensation, disait-elle, à toutes ses épreuves. Par miracle cette fois, les admirations de la mère et du fils se trouvaient d'accord. Mais il ne fallait rien moins que Goethe pour les mettre à l'unisson. Sensible aux marques d'estime, comme tous les bourrus, Schopenhauer, à des années de distance, se rappelait que Goethe avait un jour traversé tout le salon de sa mère alors que lui, dans ce salon, n'était qu'un très petit personnage, pour le féliciter de son premier ouvrage. Lorsque Schopenhauer écrivit son *Traité de la Vision et des Couleurs*, il adressa le manuscrit à Goethe avec prière « d'y mettre son enseigne ». Goethe le renvoya avec de grands éloges et des paroles affables dont il avait le secret, mais en refusant ce qui lui était demandé. Schopenhauer était tenace. Il avait insisté, sur un ton avantageux, assez peu fait pour gagner sa cause. Avec l'assurance du génie, et peut-être aussi son outrecuidance naturelle, il affirmait que c'était lui, Schopenhauer, qui avait donné « la première théorie vraie de la couleur, la première aussi loin qu'on peut remonter dans l'histoire de la science », mais convenait qu'il « n'eût rien fait sans les travaux antérieurs et plus considérables de Goethe ». Cet hommage qu'il croyait rendre au maître n'était qu'une maladresse. Il devait déplaire à celui que l'on avait fait Dieu de n'être traité qu'en précurseur. Il voulait bien « avoir élevé une pyramide », mais sommet compris, tandis que le jeune Schopenhauer avait la témérité de prétendre la couronner.

Au surplus, les théories qui avaient pour base : « Les couleurs sont dans les yeux » étaient séduisantes, mais non scientifiques. C'est pour-

quoi elles avaient conquis les philosophes. Car, de tous temps, la philosophie a fait assez mauvais ménage avec la science. Mais l'esprit si lucide et si précis, profondément objectif de Goethe, ne pouvait en admettre la fantaisie. Ceci, et plus encore des instances indiscreètes refroidirent quelque peu ses dispositions à l'égard de Schopenhauer. Cependant Goethe n'en suivit pas moins la carrière du « jeune docteur » avec sa bienveillance accoutumée, et chez le « jeune docteur » l'admiration l'emporta sur le rancune.

Goethe s'intéressait sincèrement à la fille de son amie. Elle ne lui paraissait, comme à d'autres, « une petite oie », et le jugement de Goethe sur les femmes vaut sans doute celui du conseiller Feuerbach.

Il ne se moquait point de ses prétentions. Au contraire il louait son goût pour la peinture. Il lui faisait sentir les vers. Il l'avait jugée parfaitement digne d'être l'amie de celle qui charmait les dernières années de sa vie.

Adèle devait avoir bien plus d'intimité avec son amie qu'avec sa mère. Sans parler d'autres sujets de mésentente, le frère était une perpétuelle cause de froissements entre la mère et la fille. Elle souffrait entre ses deux êtres chers qu'elle ne parvenait point à rapprocher. Prenant parti pour la mère, elle se retirait la sympathie d'un frère qu'elle chérissait. Soutenant le frère, elle offensait sa mère; sans compter qu'elle risquait fort d'être injuste, et elle était assez peu femme pour haïr l'injustice. Auprès d'Otilie, nul tiraillement ni contrainte. La mélancolique Adèle se laissait aller à être elle-même, et l'heureux équilibre de son amie réagissait heureusement sur un tempérament que les épreuves, et sans doute des dispositions héréditaires, avaient incliné vers la tristesse. Otilie, ainsi qu'on l'a dit justement, « c'était pour la sœur de Schopenhauer l'influence directe, en quelque sorte féminine, de Goethe, l'ombre protectrice sous laquelle elle cultivait silencieusement son goût pour les arts, et même son talent d'écrire ». Schopenhauer avait envoyé à Adèle son ouvrage *Die Welt als Wille und Vorstellung*. Il avait marqué les passages qu'elle devait lire. Otilie dirigea cette lecture, éclaircissant ce qu'Adèle ne fût point parvenue à saisir. L'ouvrage passait un peu la portée de ces jeunes femmes, si lettrées fussent-elles, mais Otilie avait Goethe pour y jeter la lumière de son esprit universel, et son amie en profitait.

Otilie l'engagea même à écrire. Adèle Schopenhauer n'osait s'y risquer, car après tout elle n'était point pédante, celle qui disait : « Trop de science ne sied pas à nous autres femmes, nous devons cacher ce que nous savons au plus profond de nous-même » et l'exemple de sa mère, produisant vingt-quatre volumes comme on ourle des mouchoirs, l'épouvantait plus qu'il ne l'engageait. Plus tard elle finit par se décider, et publia, non point les deux douzaines de

romans maternels, mais cinq volumes, ce qui est déjà joli (1). Il faut convenir que ces ouvrages n'ont qu'un mérite très relatif, et la correspondance qu'elle échangea avec son frère et où elle note toutes ses impressions, correspondance doublement précieuse, puisque celle d'Arthur a été détruite, leur est de beaucoup supérieure.

#### IV

Il était écrit que la triste Adèle connaîtrait toutes les déceptions. Aux douceurs de cette amitié, où elle avait trouvé un dérivatif, elle dut renoncer comme au reste. A Weimar, où la Conseillère trônait au milieu d'une petite cour, les Schopenhauer menaient une vie large et brillante. Les thés littéraires, les réceptions de six à huit, que Johanna jugeait si simples, n'en étaient pas moins prétexte à dépenses. Johanna Schopenhauer avait pris une maison sur l'Esplanade, près du théâtre. Elle y avait apporté les habitudes de confort de la grande ville commerciale de Hambourg. Ce qui lui paraissait modeste passait à Weimar pour des plus élégants. Un des familiers de Goethe a décrit ainsi la maison : « L'étage inférieur, formé de trois pièces communicantes, est meublé avec beaucoup d'élégance et de goût. De chauds tapis couvrent le parquet. Des rideaux de soie y garnissent les fenêtres, de grandes glaces occupent les panneaux, et l'on voit partout des meubles en acajou. On entre par la pièce du milieu. Le thé est servi à droite. A gauche et au milieu se tiennent les hommes. Les dames sont réunies autour de la table à thé, on se communique les nouvelles, on parle politique et littérature, on joue du clavecin, on chante. On arrive à six heures et on se retire à huit. »

Cette élégance frappait d'autant plus qu'on menait à Weimar une vie simple d'où les préoccupations de luxe étaient bannies. M<sup>me</sup> Schopenhauer s'engagea dans des dépenses qui dépassaient ses ressources. Ces dépenses, à en croire son fils, devinrent des prodigalités. Mais on sait de reste combien le témoignage de Schopenhauer est suspect en tout ce qui touche à sa mère. Ce qu'il faut croire plutôt, c'est que des placements malheureux, une maison où était déposée une partie de sa fortune et qui suspendit les paiements, jetèrent le trouble dans ses affaires. Le fils ne pouvait guère être de bon conseil : il ne savait que récriminer. M<sup>me</sup> Schopenhauer comprit qu'un changement de vie était nécessaire. Sous prétexte de santé, mère et fille quittèrent Weimar et l'on s'installa à Bonn. Leur vie devait y être bien autre. De la mère et de la fille, c'était assurément la mère qui eût dû souffrir le plus du changement. Plus d'adorateurs, plus de suprématie : un séjour dans une petite ville insignifiante, mortelle auprès de Wei-

(1) *Aus Wald und Feldmärchen*, 2 vol., Leipzig, 1844.— *Anna*, 2 vol., Leipzig, 1845.— *Eine deutsche Geschichte*, Brunswick, 1848.

mar ; des relations qu'il fallait refaire, si différentes de leur société raffinée ; la dépense réduite, pour une femme qui n'avait jamais supporté compter ; et, dans la nécessité d'équilibrer le budget, six mois de l'année à la campagne, où, mère et fille, après avoir été choyées et adulées, passèrent deux hivers de suite en étrangères. Cependant, ce fut encore la mère qui prit le mieux son parti, et, grâce à son robuste optimisme, elle trouva même moyen de le prendre gaiement. Il est vrai qu'elle avait, pour s'occuper et lui faire oublier le reste, la publication de ses œuvres complètes, — vingt-quatre volumes ! En tant qu'autoresse, M<sup>me</sup> Schopenhauer se prenait tout à fait au sérieux. Elle était très intimement persuadée qu'elle avait beaucoup de talent, autant de talent que de fécondité. Et le fait est qu'elle était en droit de le croire, puisque le public lui donnait raison. Les éloges lui paraissaient chose si naturelle qu'elle se donnait le genre d'y rester indifférente. Elle proclamait son dédain pour la critique, et s'en tenait au seul critérium du bénéfice pécuniaire, opinion dont on ne s'étonnera point de la part d'une femme qui produisait vingt-quatre volumes à la file, — sans perdre haleine et sans souffrance.

Adèle n'avait point ces compensations. Ce n'est que quelques années plus tard qu'elle se risqua à écrire. Elle n'eut jamais la fécondité et le succès de sa mère. Et il faut dire aussi qu'elle était trop femme pour trouver dans les jouissances d'auteur une compensation suffisante à l'amour, et même à l'amitié perdue. Sa mère ne regrettait personne parce qu'elle savait qu'après tout le regret, comme le reste, est en nous, et qu'à la perte d'un objet il suffit, pour parer, de déplacer tout bonnement le but de son affection. Adèle regrettait amèrement Ottilie. A Bonn, elle avait rencontré, il est vrai, une nouvelle amitié : Sybil Mertens Shaaffhausen, qui devint sa légatrice universelle. Mais une affection ordinaire n'était pas capable de lui faire oublier celle qui gardait la marque d'une intimité géniale.

A cette époque, Adèle Schopenhauer avait trente-deux ans. A cet âge, une femme ne refait guère sa vie : il fallait la vitalité de la Conseillère pour s'en tirer. Et au surplus, ce qu'elle en avait refait n'eût pas suffi à tout le monde. Adèle Schopenhauer avait beau se prétendre détachée de tout, en réalité son âme passionnée cherchait sans cesse un aliment. Dans la déroute de tous ses rêves, restait son affection pour son frère : elle s'y était attachée désespérément. On sait qu'il l'avait toujours épargnée ; elle l'avait toujours compris. Dès ses premiers essais philosophiques, elle avait deviné ses facultés grandioses. M<sup>me</sup> Schopenhauer s'était montrée moins perspicace. Les insurmontables antipathies qui existaient entre la mère et le fils leur rendaient difficile de se juger, même au point de vue intellectuel. Johanna Schopenhauer croyait de bonne foi ses talents très supé-



rieurs à ceux de son fils. Pour elle, il restait un rêveur maussade, un insupportable et stérile censeur. Elle avait peine à croire qu'au fond de ses « rêveries » il y eût quelque chose de génial. Quand il avait fait paraître *La Quadruple Racine*, elle lui avait demandé « si c'était un ouvrage de pharmacie », car elle non plus ne manquait pas de causticité, et, si elle contenait son penchant à la raillerie, c'est qu'elle savait que l'habitude de se moquer est incompatible avec « une vie paisible ». La sœur eut le coup d'œil plus sûr. Elle admirait sincèrement son frère. Elle s'intéressa passionnément à son œuvre, et, si elle n'était pas capable de le suivre dans toutes ses spéculations philosophiques — combien de fois elle en exprime le regret ! — elle en concevait du moins toute la portée.

La correspondance qu'ils échangèrent pendant les nombreux voyages de Schopenhauer, en particulier durant son séjour en Italie, est plus intéressante encore par la physionomie de la jeune fille que par ce qu'on y apprend de son frère. Ce sera l'honneur d'Adèle Schopenhauer d'avoir su comprendre un philosophe — et quel philosophe ! et de s'être élevée à sa hauteur. Elle le comprit, beaucoup parce qu'elle lui ressemblait. Elle avait comme lui l'amour de la vérité, cas presque unique chez une femme, et, comme lui, le dégoût des médiocres, le mépris des satisfaits, et le regret d'une vie passionnée.

Tout en lui témoignant sa tendresse et son admiration elle cherchait à lui faire entendre raison, et sans heurter, comme l'avait fait sa mère, cette nature frémissante il lui arrivait même de l'admonester. Elle comprenait son amère rancœur, mais elle l'eût voulu moins intransigeant. L'esprit philosophique, en elle, n'excluait pas le tact féminin. Elle lui reprochait doucement de « provoquer » l'opinion publique, tant d'énergie dépensée sans profit à lancer l'anathème contre une société qu'il ne réformerait point, contre une humanité dont il faisait partie — bon gré mal gré. Enfin, étant femme, elle conservait un vague sentiment religieux, et les malédictions, les négations sans réplique de la philosophie de son frère lui causaient un trouble douloureux.

« A la rigueur, lui écrivait-elle, on peut fouler aux pieds le jugement du monde, mais, je t'en conjure, ne t'en fais pas un jeu. Je peux bien deviner de quoi on t'accuse, car, moi aussi, je te l'assure, j'ai souvent la lâcheté de mettre ton livre de côté quand je tombe sur certains passages... Les manières de voir de vous autres philosophes ne me sont pas tout à fait étrangères. Mais, bien que je ne sois nullement dévote, ni même authentiquement chrétienne, je crains de me trouver en opposition de croyance avec toi, et ce sentiment m'est pénible. Je ne peux pas non plus t'approuver dans ton mépris de l'humanité. Tire tant que tu voudras sur la chaîne de la vie qui nous

attache les uns aux autres, tu ne t'en délivreras pas... » Et au fond plus dédaigneuse encore que son frère : « En fin de compte, toutes ces haines que tu suscites, cela en vaut-il bien la peine... et toute cette grande victoire, était-elle bien utile ? — Qui sait si tu n'as pas simplement combattu contre des moulins à vent ? »

## V

Adèle Schopenhauer n'avait pas fini de souffrir : il lui restait à goûter l'amertume d'une suprême désillusion, lorsque l'affection fraternelle, le seul bien qui lui restât, vint à lui manquer comme les autres. Dans ses rapports avec son frère, elle avait dû toujours user de diplomatie, obligée de cacher à sa mère la correspondance qu'ils échangeaient. Un jour, les préventions du frère englobèrent celle qui vivait avec sa mère. Il l'accusa de subir l'influence maternelle : reproche bien injuste, car ce qui fait l'originalité de ce caractère de femme, c'est qu'environnée d'influences contraires elle sut se dérober aux unes comme aux autres, et conserver intacte sa personnalité. La méfiance quasi-maladive de Schopenhauer n'épargna point sa seule amie. Les questions d'intérêt s'en étaient mêlées et, pour philosophes qu'ils se donnassent tous, ne les divisèrent pas moins que dans les très bourgeoises familles. Sur ce chapitre, il est vrai, leur philosophie avait été mise à rude épreuve. Au cours d'un voyage qu'il fit en Italie, à l'époque où sa mère et sa sœur trônaient encore à Weimar, Arthur Schopenhauer apprit que la maison de banque où était déposée leur fortune (Louis Abraham Muhl et C<sup>ie</sup> de Dantzig) avait suspendu ses paiements. On offrit, pour désintéresser les créanciers, une somme qu'il jugea insuffisante. Sa mère et sa sœur avaient accepté, par crainte de tout perdre. Mieux inspiré, Schopenhauer, qui s'y connaissait en affaires et dont l'apprentissage commercial n'avait pas été du temps perdu, refusa tout arrangement. Les événements donnèrent raison à sa prévoyance. Trois ans après, il rentrait dans la totalité de ses fonds. Cependant Adèle, en donnant sa signature, avait conseillé à son frère d'en faire autant et d'accepter les propositions de la Banque. Il suffit qu'il crût y voir la main de sa mère pour qu'elles lui devinssent aussitôt suspectes. Il se persuada qu'il y avait eu entente entre la société Muhl et sa famille, pour obtenir son adhésion. Il n'en fallut pas plus pour détacher de sa sœur ce philosophe, qui savait bien que pas un intérêt humain ne vaut la peine qu'on s'y attache, mais qui s'y attachait tout de même. Pendant des années, leur correspondance fut interrompue. La sœur eut bien du mal à le faire revenir de ses préventions injustes. Encore n'est-ce pas elle qui y parvint, mais un ami, Gottlob Quands, — et plus encore le temps.

En cette occasion, et dans tous ces démêlés d'argent qui augmen-

tèrent l'irritation des Schopenhauer les uns contre les autres, le beau rôle ne fut point à l'homme et au philosophe. La jeune fille, effacée et sacrifiée, en qui certains ne voulaient voir qu'une pâle doublure du « bas-bleu » qu'était sa mère, montra toute sa supériorité. Elle prouva que le « détachement » n'était point pour elle une vaine théorie, et qu'elle savait mettre ses actions d'accord avec ses principes. Elle fit le sacrifice d'une partie de sa fortune, et, plus tard, abandonna le reste, sans une récrimination ni un mot de nature à se faire valoir, pour payer des prodigalités auxquelles elle n'avait point participé.

Le cœur d'Adèle Schopenhauer acheva de se détacher des mirages d'ici-bas dans la suprême épreuve des injustices et de la défection fraternelles. Elle comprit irrémédiablement que tout nous déçoit en ce monde où l'illusion mauvaise nous fait entrevoir le bonheur. Elle avait depuis longtemps percé le voile de la Maya, elle n'était plus dupe des apparences. Le « plat optimisme » que méprisait son frère n'avait jamais été son fait. Elle savait par expérience, et sans qu'il fût besoin que ses ouvrages le lui apprissent, « que l'égoïsme humain est agressif », que, quoi qu'on fasse, de quelque côté que l'on se retourne, « la douleur ne perd jamais ses positions », et que « le monde est un désert où l'homme sera éternellement seul ».

Voyant arriver l'âge, effrayée d'une vieillesse pauvre et solitaire, un instant elle avait songé à faire ce à quoi tant de femmes se résignent, ce que tant d'autres acceptent tout naturellement : un mariage de raison. Au moment de se décider, elle se convainquit que « telle qu'elle était faite, ce serait une grosse sottise ». Naguère elle s'en était expliquée avec son frère : « Je ne puis me marier qu'avec un homme pour lequel je pourrai avoir une estime et une considération particulières et dont l'intelligence sera supérieure, ou du moins égale à la mienne. Ce n'est qu'ainsi que je pourrai consentir au mariage ». Cet homme, elle ne le rencontra pas deux fois. Plus tard, elle devait s'applaudir « d'avoir su se ressaisir à temps », et de s'être gardée d'une union médiocre, dont elle n'eût jamais pu s'accommoder.

Dans ces cas-là, reste la religion. Adèle Schopenhauer n'en manquait pas tout à fait, mais elle avouait elle-même que cette religion était fort vague. C'était bien plus un sentiment qu'une croyance, apport ancestral dont les vestiges prouvaient encore que « la femme était un animal essentiellement religieux ». Et, ayant l'esprit ferme et le cœur bien placé, elle n'était point de celles qui cherchent dans les pratiques de la foi un spécifique à leurs douleurs.

Elle avait pensé au suicide : Chose bizarre, ce fut celui qui avait formulé la beauté du vouloir non-être, qui l'en détourna. Il est vrai que le suicide était à ses yeux la forme suprême de l'attachement à la vie, « l'affirmation la plus énergique de la volonté ». — Ne se

donne la mort que celui qui ne demanderait pas mieux que de vivre si la vie était telle qu'il la désire. Le seul suicide qu'admit Schopenhauer, ce n'était point la destruction imbécile du corps, mais le renoncement de l'être conscient à « toutes les tyrannies de la volonté ».

Le commerce des hommes ne lui avait apporté que souffrances. Elle se réfugia dans « le commerce des Idées ». Là, peut-être, elle trouverait « une paix supérieure à toute raison, une paix profonde, un océan de quiétude, cette sérénité confiante et inaltérable dont le simple reflet sur un visage humain, dans un tableau de Raphaël ou du Corrège, est déjà un complet et sûr évangile. » Elle suivit son frère dans ces contrées austères, majestueusement dénudées, où règne un calme auguste, « où la volonté est évanouie et où il ne reste plus que la connaissance ».

Le frère faisait profession de philosophe. Il avait beaucoup prêché l'ascétisme. La vraie philosophie, ce fut la mère qui l'eut en partage. L'ascétisme, ce fut la sœur qui le mit en pratique : non point l'ascétisme monacal, mais l'ascétisme de celui « qui se cloître dans sa pensée ». Elle voulut n'être plus que « pur sujet connaissant ». Rude effort pour tous : combien plus rude pour la femme, être de sentiment et non d'intelligence. Et ceci encore, elle l'essaya en toute sincérité, sans restriction... Le frère, pour « pur sujet connaissant » qu'il se fut résolu à être, ne s'en accordait pas moins quelques excursions dans un domaine où la « pure connaissance » n'avait que peu de part.

Dans la déroute de sa vie, les jouissances de l'art lui parurent les seules auxquelles il lui fût encore permis d'aspirer : il ne s'agissait plus « de peindre de petites figures et des fleurs », mais des jouissances de la contemplation artistique pure et désintéressée. Naguère, elle avait suivi avec un intérêt passionné le voyage de son frère en Italie. Il lui communiquait ses impressions ; elle se désolait de n'être point avec lui pour les partager. Plus tard elle se rappela tout ce qu'il lui avait dit sur l'apaisement qu'il y avait trouvé. Elle souhaita faire le voyage à son tour. Et une dernière chance, dans cette vie où elle en avait eu si peu, lui permit de visiter l'Italie, non point avec son frère, mais, ce qui valait beaucoup mieux pour elle, avec l'amie pacifiante retrouvée : Otilie, — et Sybille Mertens, sa nouvelle affection. Elle passa deux ans à Rome, malgré les prédictions de son frère qui croyait que cette ville ne serait pas de celles qu'elle goûterait. Adèle constata « que les peintures et les statues lui tenaient lieu des hommes ». Elle expérimentait que les jouissances de l'art sont bien en effet les seules que rien ne trouble : « L'Italie m'a pour ainsi dire détachée de moi-même », — et c'était tout ce qu'elle cherchait. « Elle a éveillé en moi des intérêts nouveaux, des idées nouvelles.... Oui, en vérité, je ne soupçonnais pas tout ce que l'art pouvait me donner. »

C'est à ce frère, qui avait causé dans sa vie tant d'orages, qu'elle aura dû de finir sur des impressions sereines. Car peu après ce voyage tant désiré, elle mourut, assistée par son amie Sybille, le 25 août 1849. On l'enterra le jour du 100<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de son grand ami Goethe. — Onze ans après, le frère devait avoir la fin qu'il eût sans doute choisie: sans souffrance, et seul, sans avoir besoin du secours des humains. Son médecin, en entrant chez lui, le 21 mai 1860, le trouva assis sur un canapé, inanimé. Ses traits ne trahissaient aucune altération (1).

Arthur Schopenhauer a dit qu'il avait fait de sa vie « un monodrame ». Ce furent les circonstances qui se chargèrent d'en faire de même pour celle qui écrivait: « Il m'a fallu toujours me renfermer en moi-même.. j'ai dû mettre à mon âme un costume de cérémonie comme les Vénitiennes ont leurs voiles et leurs masques. Personne ne s'est jamais occupé de savoir quand mon cœur battait plus vite... » — Et ce fut autrement poignant.

Par des routes diverses, ces deux êtres qui se ressemblaient devaient arriver au même point: la négation du vouloir-vivre, le renoncement total comme unique moyen de salut. Le philosophe y atteignit par cette voie supérieure de l'homme de génie, qui n'a pas besoin de souffrir pour concevoir la souffrance générale et s'y associer; — la femme, plus subjective, ne pouvait y parvenir que par la douleur personnelle, l'ascension continue vers des sommets toujours plus arides où elle devait arriver seule. Et, de ces figures, c'est assurément celle de la sœur qui restera la plus touchante, et la plus sincère.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER

(1) M<sup>me</sup> Schopenhauer était morte le 17 avril 1838, à Iéna, sans avoir revu son fils.